

Un point de morale ne serait pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seraient même souvent moins sévères : car le philosophe qui veut agir comme il parle y regarde à deux fois, mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence, et l'on ne serait pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous, instruits par l'expérience du monde, et surtout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens, c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié, cela serait d'une fadeur à mourir ; c'est le sentiment mis en grandes maximes générales, et quintessencé par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je ne puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disait. Ce sont des raffinements inconcevables. Ô Julie ! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes ; et j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homère chez les pédants qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'apercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement la bienséance y supplée, et l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on ferait par sensibilité, du moins tant qu'il n'en coûte que quelques formules et gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi ; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtemps ou à coûter trop cher, adieu le sentiment ; la bienséance n'en exige pas jusque-là. A cela près, on ne saurait croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'est plus dans les sentiments, ils l'ont mis en règle, et tout est réglé parmi eux. Ce peuple imitateur serait plein d'originaux, qu'il serait impossible d'en rien savoir ; car nul homme n'ose être lui-même. "Il faut faire comme les autres", c'est la première maxime de la sagesse du pays. "Cela se fait, cela ne se fait pas" : voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses : on sait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles ; quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire faire une visite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire soi-même ; quand il est permis d'être chez soi ; quand on doit n'y être pas ; quoiqu'on y soit, quelles offres l'on doit faire, quelles offres l'autre doit rejeter ; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort : combien de temps on doit pleurer à la campagne ; le jour où on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure et la minute où l'affliction permet d'aller au bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance ; tout va par temps comme les évolutions d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, 1761

(roman épistolaire qui retrace la passion amoureuse impossible entre Julie d'Étange et son précepteur Saint-Preux à cause de leur différence sociale)

Histoire littéraire :

Dans le **roman sensible**, le pathétique et l'attendrissement prennent une place importante. C'est notamment le cas de ceux de l'anglais Samuel Richardson : *Pamela ou la vertu récompensée* (1741) raconte par exemple comment une fille de paysans vertueuse, élevée par une dame noble, résiste aux avances du fils de sa bienfaitrice, un jeune libertin sans scrupule, et parvient à le rendre amoureux et à s'en faire épouser. Richardson a eu beaucoup d'influence sur des écrivains comme Rousseau ou Diderot en France.

Le **roman sentimental** est la première tentative d'éloignement du rationalisme des Lumières, orientant la littérature du temps vers l'exploration des autres facettes de l'âme humaine. L'écrivain omniscient crée son propre univers et il n'y apparaît pas en premier plan, car les personnages et les événements ont une dynamique qui vient de leur vie intérieure. Le moi gagne la liberté d'exprimer ses réactions subjectives par une réduction du flux événementiel en faveur de l'univers intime des personnages. Le monde épique des sentiments domine celui des événements. L'espace extérieur est un univers domestique intime et le comportement quotidien est marqué par des réactions sentimentales. Le bonheur est contrarié par les préjugés sociaux et par les conflits de conscience. C'est un réalisme pathétique qui explore les zones de l'affectivité. L'analyse de la conscience et la projection du moi sur le paysage mêlent narration et description. Le héros est un être sensible, tourné vers son propre moi. Le cadre est la nature qui influence et provoque les états d'âme. Les héros sensibles connaissent des passions purificatrices au milieu de la nature. Le coloris du paysage annonce le romantisme. Le roman construit une nouvelle typologie humaine. Les aspects du comportement quotidien sont peints des techniques artistiques diverses : intrigue compliquée, bouleversement de la chronologie, bouleversement des séquences temporelles, narration épistolaire ou scénique à la première personne. Le personnage s'individualise par un trait unique positif (l'intelligence, la générosité, la bonté, l'honnêteté, la fidélité) ou négatif (l'envie, la lâcheté, la tyrannie, la vengeance, l'avidité). Le caractère des personnages se définit par le comportement face à certains événements et par les relations interpersonnelles. La délicatesse, la tendresse, l'abnégation, la douleur, la gaieté sont les traits du héros sensible. Le but du roman est d'instruire et de moraliser.

L'esprit de l'époque qui essaie de concilier l'antinomie « raison – sensibilité » s'incarne en Denis Diderot. Pour lui, la création littéraire naît de l'équilibre entre l'émotion et la raison. L'instinct, l'inspiration, les passions sont bénéfiques à l'œuvre, car celle-ci doit être pathétique, elle doit attendrir, effrayer, bouleverser par le mélange de raison et d'émotion. L'auteur rejette pourtant le sentimentalisme total où le monde est la représentation subjective de la conscience. Le pessimisme de la raison est équilibré par l'enthousiasme de la sensibilité. Ce qui est refusé par la raison, est donné par la sensibilité.

La Religieuse est une œuvre dont le sujet - l'idée des Lumières selon laquelle la société avec son institution principale, l'Église, limite la liberté individuelle - dévoile la facette rationaliste de l'auteur et dont la technique - une confession à la première personne - dévoile sa facette sentimentale. Le roman, la plus effroyable satire des couvents, selon la confession faite par Diderot à un ami, dénonce l'absurdité d'un système répressif.

**Liliana Sandu, « Raison et sensibilité dans *La Religieuse* de Denis Diderot »,
Universitatea din Pitesti.**

Après avoir prononcé ses vœux et les avoir confirmés parce qu'elle avait été trompée, contrainte ou amadouée, l'héroïne perd successivement ses parents et la supérieure du couvent avec laquelle elle s'était liée d'amitié. Privée de tout soutien, prévenue de son sort futur par une religieuse devenue folle quelque temps auparavant, Suzanne écrit un mémoire qui contient en abrégé tout ce qu'elle écrira par la suite à son narrataire (= le destinataire fictif du roman)

La supérieure, immobile, me regardait et me disait : « Donne tes papiers, malheureuse, ou révèle ce qu'ils contenaient.

– Madame, lui disaient-elles, ne les lui demandez plus, vous êtes trop bonne ; vous ne la connaissez pas ; c'est une âme indocile, dont on ne peut venir à bout que par des moyens extrêmes : c'est elle qui vous y porte ; tant pis pour elle.

– Ma chère mère, lui disais-je, je n'ai rien fait qui puisse offenser ni Dieu, ni les hommes, je vous le jure.

– Ce n'est pas là le serment que je veux.

– Elle aura écrit contre vous, contre nous, quelque mémoire au grand vicaire, à l'archevêque ; Dieu sait comme elle aura peint l'intérieur de la maison ; on croit aisément le mal. Madame, il faut disposer de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle dispose de nous. »

La supérieure ajouta : « Sœur Suzanne, voyez...

Je me levai brusquement, et je lui dis : « Madame, j'ai tout vu ; je sens que je me perds ; mais un moment plus tôt ou plus tard ne vaut pas la peine d'y penser. Faites de moi ce qu'il vous plaira ; écoutez leur fureur, consommez votre injustice... »

Et à l'instant je leur tendis les bras. Ses compagnes s'en saisirent. On m'arracha mon voile ; on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure ; on s'en saisit ; je suppliai qu'on me permît de le baiser encore une fois ; on me refusa. On me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les corridors. Je criais, j'appelais à mon secours ; mais on avait sonné la cloche pour avertir que personne ne parût. J'invoquais le ciel, j'étais à terre, et l'on me traînait. Quand j'arrivai au bas des escaliers, j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries ; j'étais dans un état à toucher des âmes de bronze. Cependant l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrain, obscur, où l'on me jeta sur une natte que l'humidité avait à demi pourrie. Là, je trouvai un morceau de pain noir et une cruche d'eau avec quelques vaisseaux nécessaires et grossiers.

La natte roulée par un bout formait un oreiller ; il y avait, sur un bloc de pierre, une tête de mort, avec un crucifix de bois. Mon premier mouvement fut de me détruire ; je portai mes mains à ma gorge ; je déchirai mon vêtement avec mes dents ; je poussai des cris affreux ; je hurlai comme une bête féroce ; je me frappai la tête contre les murs ; je me mis toute en sang ; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent, ce qui ne tarda pas. C'est là que j'ai passé trois jours ; je m'y croyais pour toute ma vie. Tous les matins une de mes exécutrices venait, et me disait : « Obéissez à notre supérieure, et vous sortirez d'ici.

– Je n'ai rien fait, je ne sais ce qu'on me demande. Ah ! sœur Saint-Clément, il est un Dieu... »
Le troisième jour, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte ; c'étaient les mêmes religieuses qui m'avaient conduite. Après l'éloge des bontés de notre supérieure, elles m'annoncèrent qu'elle me faisait grâce, et qu'on allait me mettre en liberté. « Il est trop tard, leur dis-je, laissez-moi ici, je veux y mourir. »

Diderot, *La Religieuse*, (écrit en 1760), 1780.

10 mai.

Une merveilleuse sérénité s'est répandue dans tout mon être, pareille aux douces matinées de printemps, dont je jouis avec délices. Je suis seul, et me félicite de vivre dans cette contrée, qui est faite pour les âmes telles que la mienne. Je suis si heureux, mon cher ami, si entièrement absorbé dans le sentiment d'une existence tranquille, que mon art en souffre. Je ne saurais dessiner maintenant, je ne saurais faire un trait de crayon, et je ne fus jamais un plus grand peintre. Lorsque la gracieuse vallée se voile de vapeurs autour de moi* que le soleil de midi effleure l'impénétrable obscurité de ma forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire ; que, dans les hautes herbes, couché près du ruisseau qui tombe, et plus rapproché de la terre, je découvre mille petites plantes diverses ; que je sens, plus près de mon cœur, le tourbillonnement de ce petit univers parmi les brins d'herbe, les figures innombrables, infinies, des vermisseaux, des mouches ; que je sens enfin la présence du Tout-Puissant, qui nous a créés à son image, le souffle de l'amour infini, qui nous porte et nous soutient, bercés dans une joie éternelle : mon ami, si le jour commence à poindre autour de moi, si le monde qui m'entourne et le ciel tout entier reposent dans mon sein, comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et je me dis : « Ah ! si tu pouvais exprimer, si tu pouvais exhaler sur ce papier ce que tu sens vivre en toi avec tant de chaleur et d'abondance, en sorte que ce fût le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir du Dieu infini !... » Mon ami.... Mais je m'abîme, je succombe sous la puissance de ces magnifiques apparitions.

[...]

3 novembre. [1 an et demie plus tard]

Dieu le sait, je me couche souvent avec le désir, quelquefois même avec l'espérance de ne pas me réveiller, et, le matin,, j'ouvre les yeux, je revois le soleil et je suis malheureux. Oh ! si je pouvais être fantasque, si je pouvais m'en prendre au temps qu'il fait, à un tiers, à une entreprise manquée, l'insupportable fardeau du mécontentement ne pèserait sur moi qu'à demi. Malheur à moi ! Je sens trop bien que toute la faute est à moi seul.... non pas la faute ! La vérité, c'est que la source de toutes les misères est cachée en mon sein, comme autrefois la source de toutes les félicités. Ne suis-je pas toujours ce Werther, qui flottait jadis dans un monde de sentiments ; qu'un paradis suivait à chaque pas ; qui avait un cœur capable d'embrasser dans son amour tout l'univers ? Et maintenant, ce cœur est mort ; de lui ne s'épanchent plus aucuns ravissements ; mon œil est sec, et, mes sens n'étant plus soulagés par des larmes rafraîchissantes, mon front se contracte avec angoisse. Je souffre beaucoup, car j'ai perdu ce qui était l'unique joie de ma vie, la force sainte, vivifiante, avec laquelle je créais des mondes autour de moi : elle est perdue !... Quand, de ma fenêtre, je vois la colline lointaine ; et comme, sur la cime, le soleil matinal traverse le brouillard, et illumine, au fond de la vallée, les tranquilles prairies ; comme la douce rivière serpente vers moi à travers les saules défeuillés.... Oh ! quand cette magnifique nature est là sans vie devant moi, comme une estampe coloriée ; quand tous ces objets ravissants ne peuvent faire monter de mon cœur à mon cerveau une étincelle de joie, et que le misérable est là tout entier devant la face de Dieu comme une fontaine tarie, comme un seau desséché !... Souvent je me suis prosterné sur la terre, et j'ai demandé à Dieu des larmes, comme un laboureur demande la pluie, quand il voit sur sa tête le ciel d'airain et autour de lui la campagne brûlée.

Mais, hélas ! je le sens, Dieu n'accorde point la pluie et le soleil à nos prières impatientes, et ces temps, dont le souvenir me torture, pourquoi furent-ils si fortunés, sinon parce que j'attendais avec patience son esprit, et recevais avec une entière, une profonde reconnaissance les délices qu'il répandait sur moi ?

Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, 1774.